Note du réalisateur.

Sur la création de *La Mer* *Par Shai Carmeli Pollak*

Pour raconter comment j'en suis venu à réaliser *La Mer*, je dois remonter à plus de vingt ans, à la première fois où j'ai visité les territoires occupés. À l'époque, j'étais un jeune cinéaste dont le travail consistait principalement en comédies pour adolescents. Je n'étais pas quelqu'un de politisé, et j'ai été assez surpris quand la Deuxième Intifada a soudainement éclaté. Jusqu'alors, les médias israéliens avaient constamment parlé du processus de paix et de la volonté des dirigeants de parvenir à des accords.

Contrairement aux années précédentes, j'avais du mal à accepter les explications des commentateurs de la télévision israélienne, qui rejetaient sur les Palestiniens la responsabilité de tout ce qui se passait. Leurs récits me semblaient relever d'une propagande peu fiable.

Un jour, j'ai vu une femme s'exprimer dans une émission télévisée à propos de son engagement au sein d'une organisation appelée Ta'ayush (« Vivre ensemble » en arabe), un groupe israélo-palestinien qui menait des actions humanitaires en Cisjordanie à une époque où la population subissait une intense pression militaire. Ses propos ont éveillé ma curiosité, et j'ai décidé de les chercher et de les rejoindre.

C'est ainsi que je me suis rendu pour la première fois en Cisjordanie, un endroit que je ne connaissais jusqu'alors qu'à travers les reportages et les journaux. L'écart entre ce que je croyais savoir et la réalité que j'ai découverte était saisissant et profondément troublant. Pour la première fois, j'ai compris le véritable sens du mot « occupation » : à quel point elle façonne profondément la vie des gens, combien elle peut être destructrice, et combien les choses qu'on m'avait appris à croire étaient éloignées de la vérité. J'ai commencé à retourner encore et encore dans les territoires occupés, et je suis finalement devenu un militant contre l'occupation. Cela a profondément changé ma vie et ma façon de faire des films.

Au fil des années, ma compréhension de la situation et des personnes qui y vivent s'est approfondie. Avec certaines des personnes que j'ai rencontrées — des personnes qu'on m'avait appris, enfant, à considérer comme des ennemis — j'ai noué des amitiés profondes et durables.

En Cisjordanie, deux systèmes juridiques distincts coexistent. Le droit militaire s'applique aux Palestiniens, tandis que le droit civil s'applique aux Israéliens. Dans cette réalité d'apartheid, la discrimination existe dans presque tous les domaines : la répartition des ressources, la liberté d'expression, les opportunités d'emploi et la liberté de mouvement. Les Palestiniens, contrairement aux Israéliens, ne peuvent pas se déplacer librement. Un thème revenait régulièrement dans les conversations avec les gens : leur aspiration à atteindre la mer, un endroit qu'ils ne peuvent généralement pas visiter sans permis.

Bien que j'aie été témoin de nombreux actes de violence et d'oppression infligés aux Palestiniens, cette réalité particulière m'a profondément touché et attristé. Quelques années plus tard, après avoir réalisé un documentaire sur la lutte populaire contre le mur de séparation intitulé *Bil'in Habibti* (*Bil'in, mon amour*), l'idée de *La Mer* est née : l'histoire d'un garçon dont le plus grand désir est d'atteindre la mer, et de son père qui part à sa recherche en risquant à la fois son gagne-pain et une possible arrestation. C'est une histoire sur des gens ordinaires dont la vie est façonnée par des réalités politiques.

J'ai écrit le scénario avec les conseils d'un ami proche du village de Bil'in, qui a servi de consultant. Une fois terminé, je l'ai proposé au producteur palestinien (et citoyen israélien) Baher Agbariya. Il nous a fallu plusieurs années pour obtenir un financement, et finalement, lorsque nous avons échoué à réunir le budget total, nous avons décidé d'avancer et de tourner le film avec un financement seulement partiel.

Comme il n'existait pas d'acteurs enfants dans la communauté palestinienne autour de l'âge de douze ans requis par le scénario, la directrice de casting et moi avons élargi nos recherches. Nous avons trouvé Mohammad Ghazawi, le garçon qui joue le rôle principal, dans un club de Muay Thaï de la ville de Qalansawe — une ville palestinienne située à l'intérieur d'Israël. Pourtant, en raison de la réalité de séparation qui existe à l'intérieur même d'Israël, Mohammad et beaucoup de ses camarades à Qalansawe ne parlent pas hébreu, tout comme le personnage qu'il interprète dans le film.

Le plateau de tournage était inhabituel dans le paysage du cinéma israélien, même avant le 7 octobre : une équipe mixte d'Israéliens et de Palestiniens, de Juifs et d'Arabes, où l'arabe et l'hébreu se parlaient et se mêlaient naturellement. Le voyage entrepris par le garçon dans le scénario est devenu, à bien des égards, le nôtre. Nous avons tourné dans des villages palestiniens, autour du mur de séparation, et dans les rues de villes à l'intérieur d'Israël.

Quand le film a été achevé, nous avions le sentiment d'avoir créé quelque chose de fort. Une société internationale de ventes a accepté de le représenter, et nous pensions qu'il avait une véritable chance de trouver le succès. Puis le 7 octobre est arrivé, et tout a changé. Baher et moi avons été horrifiés par les atrocités de ce jour et par le génocide à Gaza. Nous nous inquiétions pour les gens qui nous étaient chers et nous avons compris que la distribution du film allait devenir difficile. C'est ce qui s'est passé : après avoir échoué à faire avancer le film, la société de ventes nous l'a refusé.

Ce n'est que deux ans plus tard que nous avons soumis le film aux Ophir Awards (les « Oscars israéliens »), et nous l'avons fait sans grandes attentes. C'était encore l'époque où l'assaut contre Gaza était à son apogée, et nous avons été sincèrement surpris par la chaleur avec laquelle le film a été accueilli. Mohammad a remporté le prix du Meilleur Acteur, la personne la plus jeune à jamais recevoir cet honneur, et Khalifa Natour, qui joue son père, a remporté le prix du Meilleur Acteur dans un second rôle. Le film lui-même a remporté le prix du Meilleur Film, devenant automatiquement la candidature israélienne pour l'Oscar du Meilleur Film international.

Personnellement, il m'a été difficile de célébrer pleinement à la lumière des horreurs qui se déroulaient à ce moment-là. De plus, à la suite de la victoire du film, celui-ci est devenu la cible d'attaques de la part du ministre israélien de la Culture, qui l'a accusé de promouvoir la narrative palestinienne et de diffamer les soldats israéliens. En conséquence, nous n'avons pas reçu le soutien que la candidature israélienne aux Oscars reçoit normalement automatiquement. D'un autre côté, cela nous a également libérés de la nécessité d'expliquer que nous ne représentons en aucune façon le gouvernement israélien, et que nous ne sommes pas non plus un exemple de « blanchiment culturel ».

Le film occupe une position singulière : réalisé par un militant anti-occupation en partenariat avec un producteur palestinien, distribué en Israël, attaqué d'un côté par les milieux de droite et le gouvernement, tout en étant simultanément accueilli par des spectateurs juifs prêts à venir avec un cœur ouvert et par des spectateurs palestiniens qui choisissent de voir le film.

Sur le plan personnel, la réaction du public palestinien a été particulièrement significative pour moi. Voir la chaleur et l'affection avec lesquelles le film a été reçu, et entendre des gens me dire qu'il leur semblait fidèle à la réalité qu'ils connaissent, m'a rempli de joie.

Comme je l'ai écrit au début, nous avons fait ce film avant le 7 octobre, avant le génocide à Gaza, et avant le nettoyage ethnique en Cisjordanie. Depuis lors, la réalité est devenue bien plus extrême. Cela me surprend encore qu'une histoire aussi petite et intime puisse toucher le cœur des spectateurs et peut-être ouvrir une minuscule fissure par laquelle la compassion et l'humanité peuvent pénétrer dans une réalité façonnée par la séparation, le racisme et la violence.

© Maâtmov 2026